

Cette fois l'on va considérer que j'ai pété les plombs, mais philosophiquement, je vis ce que Galilée vécut, avec sa théorie fameuse, touchant à la chute des corps, ce que nous montrent nos yeux ne sont que des conséquences mécaniques, déjà parce que nos paupières levées, nos yeux ne peuvent se retenir de voir, se dissimule dans ce processus une obligation à l'égard de laquelle nous ne pouvons rien.

Cette constatation par son approche exprime une sorte d'inverse stricte à l'égard de la chose en soi, à savoir que le réel que nous apercevons est de ce qui est, la chose en soi, mais il s'agit-là d'un autre sujet, que j'ai déjà traité au fil d'un chapitre précédent, incarne plutôt une espèce de suspicion de nature inconsciente, ressentie par nous à notre propre égard, nous conditionnant, non pas à savoir si ce qui s'offre à notre regard est véritablement de ce qui est, mais plutôt, motivé en cela par cette absence en nous, si nous sommes nous, toujours par le biais de ce même questionnement suffisamment réels pour nous dire aussi vrais que ce qui est.

Comme je l'ai déjà décrit, ce ne sont pas nos réponses que nous apposons à nos questions qui s'avèrent parlantes, mais les questions elles-mêmes, celles-ci parce qu'il nous est possible de nous les poser, répondant par anticipation à leurs manières, bien avant les prolongements que nous leur imposons, dans l'intention en les finalisant de nous constituer une espèce de continuité.

À ce moment de ce chapitre il me paraît nécessaire de revenir sur ce que j'ai prétendu du mal, j'ai constaté que mes approches à ce propos ont heurté quelques sensibilités, mais là aussi cette lecture des plus traditionnelles que nous avons de lui confère à celui-ci un genre de substance qui, en le jugeant de la sorte, le matérialise.

Ce que je m'apprête à formuler ne m'écarte pas du sujet voulu pour ce chapitre, là aussi se remarque un effet quasi banalement mécanique, comme je l'ai déjà décrit à plusieurs reprises, ce mal se distingue à fur et à mesure que son opposé se dissipe et si votre façon de l'appréhender inverse ce processus, votre manière d'éradiquer le mal transitera en prio-

rité par le mal lui-même, ainsi vous punirez, vous condamnerez, vous châtierez, ces réactions s'établissant entre nous au détriment du bien et faisant à nouveau mécaniquement le mal plus conséquent encore.

Ce que nous nommons mal correspond très exactement aux effets générés par cette absence en nous, cette réalité que nous produisons par définition s'avère insuffisante et ce maintien impossible que nous tentons d'établir à partir d'elle paradoxalement nous oblige à ce sujet à surenchérir, produisant alors deux effets desquels le mal surgit, d'abord par cet épuisement que cette nécessité de croissance à laquelle nous nous abandonnons requiert, pour obéir à une nécessité proportionnelle de validation, ensuite par la déliquescence méthodique de ce que nous élevons, le mal est plus encore que la simple expression d'un combat perdu, mais représente avant tout ce combat que nous ne pouvons pas gagner, il est la personification extériorisée par nos insistances multiples à ce propos de cette absence en nous qui nous habite et qui, pour nous vaincre sans cesse et plus encore, sans qu'il s'agisse là de sa part de volonté,

mécaniquement à défaut de solutions, nous pousse entre nous à chercher des coupables.